

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 12

Artikel: La renaissance de Monsieur Tati
Autor: Maire, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931301>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La renaissance de Monsieur Tati

Jacques Tati est de retour. Sur le petit écran, avec Arte qui lui consacre un hommage. Et sur le grand, au CAC-Voltaire de Genève et à Lausanne, avec pas moins de trois courts métrages et quatre longs, dont la nouvelle copie restaurée et intégrale de «Playtime». L'occasion de (re)voir les chefs-d'œuvre de ce cinéaste de génie, l'égal d'un Chaplin, trop souvent méprisé de son vivant.

Par Frédéric Maire

Père des «Deschiens» de la télé, l'homme de théâtre Jérôme Deschamps et sa compagne Macha Makeïeff ont récemment racheté les droits de tous les films de Jacques Tati et restauré «Playtime», son chef-d'œuvre, dans une version qui rétablit les passages coupés en 1967 lors de la sortie de ce film maudit et génial. A Cannes, à l'occasion de sa projection en première, Deschamps a mis en scène une montée des marches totalement déjantée! Si bien que les milliers de badauds à l'affût des stars provoquèrent aussitôt un embouteillage humain proche de celui de «Trafic», rendant ainsi enfin un vibrant hommage

Hulot in, Tati off: c'est toujours le même regard (et la même oreille) qui officie à l'intérieur et autour de l'écran, comme si Hulot était le témoin de Tati, et que Tati était la voix de Hulot

à l'un des plus grands cinéastes français de tous les temps.

Né le 9 octobre 1908 au Pecq, dans une famille bourgeoise aux origines russe (pour le nom), hollandaise et française, Jacques Tatischeff, dit Tati, a d'abord été mauvais élève, puis apprenti dans la fabrique de cadres de son père. Grande giclé de près de deux mètres, pas très à l'aise dans son corps, il aimait faire le pitre pour ses camarades de classe. A l'armée, il divertit la troupe et se découvre un avenir. Il monte à Paris l'année de ses 20 ans et entame une jolie carrière de pantomime et de comique muet au music-hall. Sa spécialité: l'observation et l'imitation du monde,

et plus particulièrement du sport où il excelle, notamment dans le rugby, le tennis, la boxe et l'équitation.

«Je crois que désormais aucune fête, aucun spectacle d'art et d'acrobatie ne pourra se passer de cet artiste stupéfiant, qui a inventé quelque chose. Quelque chose qui participe de la danse, du sport, de la satire et du tableau vivant... Sa force de suggestion est celle des plus grands artistes.» Ces lignes, tirées du *Journal* du 28 juin 1936, sont signées Colette, qui venait à peine de découvrir Tati. Elle parle ici de l'athlète muet qui reproduit les travers de ses contemporains. Mais le cinéaste est en train de naître. Alternant sa carrière sur la scène avec quelques courts métrages qu'il interprète et réalise (parfois), Tati, après la guerre, se retrouve acteur dans un tout petit rôle de soldat dans «Le diable au corps» de Claude Autant-Lara. Après «L'école des facteurs», tourné en 1947, il décide de passer au long métrage. Ce sera «Jour de fête», en 1949.

«Jour de fête» révolutionnaire

Tati est parmi les premiers cinéastes français à renoncer au confort du studio. Il installe sa caméra dans la France profonde et demande aux villageois de faire de la figuration. Ce souci de réalisme ne l'empêche cependant pas de mettre en œuvre ses premières idées sur le gag sonore, comme celui de la guêpe invisible qui dérange tour à tour le facteur François et un paysan. Certes, on retrouve à l'écran son talent de mime – notamment quand le facteur tente de raconter à des passants, uniquement par gestes, le montage épique du mât sur la place



«Playtime» de Jacques Tati

du village – ou ses dons d'acrobate lorsqu'il utilise son vélo comme un cheval d'arçon. «Jour de fête» signe vraiment la naissance d'un cinéaste qui entend tout contrôler, non seulement derrière, mais devant la caméra.

Rappelons que Tati voulait que son premier long métrage soit en couleurs. «Je m'étais donné beaucoup de mal pour faire ce film en couleurs. J'avais fait repindre beaucoup de portes dans le petit village en gris assez foncé, j'avais habillé les paysans et les paysannes avec des vêtements noirs, pour qu'il n'y ait presque pas de couleur sur la place du village. La couleur arrivait avec les forains, le manège, les chevaux de bois, bref avec tout ce qui était la fête... Quand la fête était terminée, on remettait la couleur dans les grandes caisses et la couleur quittait le petit village.» Mais à l'époque, il s'était révélé impossible de développer les images en couleurs. Pendant quarante ans, le public n'a donc connu que la version en noir et blanc tournée avec la caméra de sécurité.

Le mur du son

Cet homme venu du silence devient un maître du cinéma et du son. Ce malin détour du destin qui l'a fait naître comique et muet va pourtant miner toute sa carrière. Malgré le succès inattendu de «Jour de fête», ses films suivants («Les vacances de Monsieur Hulot» en 1953, «Mon oncle» en 1958) subiront toujours la méfiance des producteurs, distribu-



teurs et critiques. En relisant quelques articles assassins parus en 1968 sur son quatrième long métrage, «Playtime»¹, on perçoit derrière les lignes acerbes le refus de ceux qui ne peuvent accepter qu'un génie soit drôle (ou inversement), et qu'un acteur momifié dans la comédie silencieuse révolutionne le cinéma sonore.

Dans «Playtime», pourtant, Tati fait exploser les structures narratives traditionnelles; il élabore un espace filmique feutré, tout en strates en hauteur et profondeur, où se superposent les actions; dans cette structure géométrique parfaite, il introduit les éléments perturbateurs et décalés (comiques):

Hulot pour l'image et le son. Passant par hasard, en touriste pelliculaire, dans le continuum normal du film, Hulot ne déclenche que catastrophes et réactions en chaîne, comme le faisaient ses prédécesseurs Linder, Chaplin ou Keaton; il ne fait que passer (ou que filmer), témoignant chemin faisant de l'absurde contemporain.

Tati est le révélateur des minuscules incohérences de la machine «civilisation»: bruits outrageux de fau-

teuils et de pas dans le gigantisme carcéral du paysage urbain, légers décalages auditifs, ironie amère sur un univers qui s'autodétruit en toute inconscience. Hulot in, Tati off: c'est toujours le même regard (et la même oreille) qui officie à l'intérieur et autour de l'écran, comme si Hulot était le témoin de Tati, et que Tati était la voix de Hulot. Mais comme il n'a (presque) jamais parlé, que de sa bouche ne sont jamais sortis des borborygmes et onomatopées, Tati-Hulot a eu beau rénover la communication par le non-dit, il s'est heurté toute sa vie à un mur de producteurs qui n'ont rien voulu entendre. ■

1. Dans *Combat*, Henri Chapier écrit en 1968: «Pourquoi ne pas dire à ce faux monument national qu'est Jacques Tati que «Playtime» est un monstrueux ratage?». Jean-Loup Passek renchérit: «C'est un film extrêmement plat. Une bouffonnerie qui fait pitié, où la naïveté fait concurrence à la prétention.»

Cycle Tati avec «*Jour de fête*», «*Les vacances de Monsieur Hulot*», «*Mon oncle*», «*Playtime*» (en copie neuve) et les courts métrages «*Soigne ton gauche*» (écrit par Tati, réalisé par René Clément), «*L'école des facteurs*», «*Cours du soir*». CAC-Voltaire, Genève. Dès le 13 décembre. Renseignements: 022 320 78 78. Cinémas Bellevaux et City, Lausanne. Dès le 18 décembre.

Cycle Tati sur Arte. «*Jour de fête*», 23 décembre à 20 h 45. «*Les vacances de Monsieur Hulot*», 26 décembre à 20 h 45. «*Mon oncle*», 30 décembre à 20 h 45. «*Playtime*», 2 janvier à 20 h 45.

La Cinémathèque voit rose

De décembre à janvier, la Cinémathèque suisse propose un cycle dédié au cinéaste américain Blake Edwards. Au programme, six films de la fameuse série inaugurée en 1964 par «La panthère rose». Souvent associées au dessin animé qu'elles ont inspiré et au thème musical d'Henry Mancini, les aventures de l'inénarrable inspecteur Clouseau (incarné par un Peter Sellers au sommet de son art!) comptent parmi les chefs-d'œuvre de la comédie burlesque, genre de prédilection du réalisateur. On pourra aussi voir «La party», toujours avec Sellers, et «Victor / Victoria». La suite après la dînée aux marrons... (ml)

Cinémathèque suisse, Lausanne. Dès le 14 décembre. Renseignements: 021 331 01 02.

Kaurismäki Brothers à Genève

Vous avez aimé «L'homme sans passé» d'Aki Kaurismäki (voir critique dans *Films* n° 11, novembre 2002)? Alors vous irez sans doute (re)découvrir l'œuvre du cinéaste finlandais, qui fait l'objet d'une rétrospective au CAC-Voltaire avec «Ariel», «La fille aux allumettes», «J'ai engagé un tueur», «Juha», «La vie de bohème», «Leningrad Cowboys Go America» et «Au loin s'en vont les nuages», sans oublier «I Love L.A.» de son frère Mika. Impossible de s'en passer! (ml)

CAC-Voltaire, Genève. Du 18 novembre au 15 décembre. Renseignements: 022 320 78 78.

Positif fête ses 50 ans à la Cinémathèque

«Ennemi» historique des *Cahiers du cinéma*, la revue *Positif* célèbre son demi-siècle avec un programme d'une vingtaine de films révélant sa «politique des auteurs». Représentatives de la ligne esthétique et politique de la publication, ces œuvres ont fait sa couverture de 1950 à 1991. De Maurice Pialat à Terry Gilliam, en passant par Lussu ou Wong Kar-wai, il y en a pour tous les goûts. (ml)

Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 18 novembre au 30 décembre. Renseignements: 021 331 01 02.

Les frères Coen à Genève

Wachowski, Farrelly, Hughes... tous ces frères réunis ne vaudront jamais le duo formé par Joel et Ethan Coen, dont on guette en vain l'éventuel essoufflement depuis bientôt vingt ans. A la vision de l'intégrale présentée au CAC-Voltaire, du polar poisseux «Sang pour sang» (1984) au magnifique «The Barber: l'homme qui n'était pas là» (2001), difficile en effet de ne pas saluer le génie d'une œuvre qui revisite le cinéma de genre («Miller's Crossing», «O'Brother») ou la comédie («Arizona Junior», «The Big Lebowski») avec un égal bonheur. En attendant leurs deux prochains réalisations: «Intolerable Cruelty» et «The Ladykillers»... (ml)

CAC-Voltaire, Genève. Dès le 16 décembre. Renseignements: 022 320 78 78.

